



ITAMAR
VIEIRA JUNIOR
Charrue tordue

Z

« Une somptueuse saga familiale. » Sébastien Lapaque, *Le Figaro littéraire*

« La force de *Charrue tordue* tient à la manière dont il nous rapproche d'un univers qui nous est a priori fort éloigné, autant par la richesse de son verbe que par la puissance émotionnelle de son évocation. » Stéphane Bugat, *Le Télégramme*

« Magnétique et enivrant à souhait. » *Focus vif*

« Un premier roman qui bouscule le Brésil de Bolsonaro. D'une intensité et d'une poésie inouïes. » *Le Monde*

« Magnifiquement traduit par l'éminent romancier Jean-Marie Blas de Roblès, *Charrue tordue* se révèle ensorcelant et libérateur. » Muriel Fauriat, *Le Pèlerin*

« L'écrivain offre une nouvelle chambre d'écho à l'écologie politique de la terre au Brésil, par la fiction documentée – multipliant, comme ses personnages, les moyens de lutte. » Wallerand Bazin et Elisabeth Darrobers, *AOC*

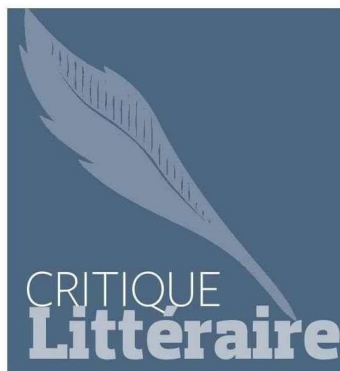
« Dans son oralité, toujours à hauteur de ses personnages, *Charrue tordue* sait faire confiance à la force de son récit, au plaisir que le lecteur y trouvera. » Marc Verlynde, *La Viduité*

« Entre un réalisme renforcé par son oralité et une magie qui s'insinue dans les occupations quotidiennes des familles, Itamar Vieira Junior propose une autre vision du Brésil, celle des modestes habitants du Nordeste. » Christian Roinat, *America Nostra*

« Le roman témoigne de l'implacable pouvoir des propriétaires, de la force désespérée du combat des paysans et de la beauté de traditions. » *NRP*, Édith Wolf

« Fusion réussie entre fiction, réalisme et surnaturel. » *Les notes*

« Roman phénomène » *City Magazine International*



Maîtres et esclaves

ITAMAR VIEIRA JUNIOR Une somptueuse saga familiale dans une grande propriété agricole au Brésil.

SÉBASTIEN LAPAQUE
slapaque@lefigaro.fr

C'EST un roman puissant et beau, une saga familiale âpre et dure comme la terre desséchée sur laquelle se situe l'intrigue. *Charrue tordue* a pour cadre le Nordeste, au Brésil, marqué par la permanence des grandes propriétés, la monoculture intensive et l'héritage du travail servile, longtemps après le 13 mai 1888, jour de la signature de la loi abolissant l'esclavage par la princesse Isabel, la fille de l'empereur dom Pedro II.

À la *fazenda* Agua Negra, Zeca Chapéu Grande et son épouse, Salustiana, vivent avec leurs filles, Bibiana, âgée de 7 ans, et Belonisia, sa cadette d'une année. Dans un chapitre à la vibration toute biblique, les deux enfants se laissent tenter par un mystérieux objet rangé dans une valise cachée sous le lit de leur grand-mère Donana : un couteau. « *J'ai vu une partie de mon visage se refléter sur la lame comme dans un miroir et, en plus petit, le visage de ma sœur (...), c'est alors que j'ai mis le métal dans ma bouche, tant j'avais envie d'en connaître le*

goût », se souvient Bibiana, la narratrice de cette histoire, bien des années plus tard. Sa sœur, Belonisia, qui a porté à son tour la lame coupante à ses lèvres, s'est tranché la langue. Partant, elle est devenue muette.

Un outil de résistance

Au Brésil, c'est une rumeur souveraine qui a fait le succès de *Torto arado*, somptueuse évocation d'une terre de sucre marquée par la violence, la faim et la présence des rites catholiques afro-brésiliens. Publié après l'arrivée au pouvoir de Jair Bolsonaro, le deuxième livre d'Itamar Vieira Junior, après *A oração do carrasco* (2017), est apparu comme un outil de résistance. Il a bénéficié du pouvoir discret du bouche-à-oreille avant de recevoir le prix Jabuti, le Goncourt brésilien, en 2020. Un an après sa parution, plus de 100 000 exemplaires de ce livre, devenu l'un des plus grands succès de la littérature brésilienne de ces dernières années, avaient été vendus. Un symbole dans un pays où la droite révolutionnaire a gagné un terrain qui ne semblait plus pouvoir lui être contesté, tant Bolsonaro a paru maître dans l'art du persiflage, de

la grosse farce et de la plaisanterie obscène - avec une prédilection pour les attaques misogynes à caractère sexuel.

En faisant raconter les combats pour la terre dans l'arrière-pays aride par une femme et en décrivant la lutte pour la justice du point de vue des vaincus, Itamar Vieira Junior a pris place dans la grande lignée des conteurs du Nordeste, José Lins do Rego, Graciliano Ramos et Jorge Amado - avec cependant quelque chose de plus tragique que magique, comparé aux aquarelles bahianaises de ce dernier écrivain, que les lecteurs français connaissent bien. Magnifiquement écrit, *Charrue tordue* pose un regard neuf sur l'enchevêtrement des relations sociales dans le *sertão*, silencieux et secret, avec ses intrigues domestiques, ses rivalités familiales, ses comédies brûlantes.

En attendant de découvrir à quel geste vengeur est destiné le couteau du premier chapitre, les lecteurs apprécieront la parfaite traduction de Jean-Marie Blas de Roblès. ■

CHARRUE TORDUE

D'Itamar Vieira Junior,
traduit du portugais
(Brésil) par
Jean-Marie Blas
de Roblès,
Zulma,
340 p., 22,90 €.



Dans *Charrue tordue*,
Itamar Vieira Junior
raconte les combats pour
la terre du point de vue
des vaincus. UENDEL GALTER



ÉDITIONS

Charrue tordue: là-bas au Nordeste...

« Charrue tordue ». Mettant en scène les parcours exemplaires de deux sœurs afro-brésiliennes, dans les années 30, ce roman percutant de Itamar Vieira Junior nous plonge dans ce que fut alors le quotidien des paysans sans-terre du Nordeste brésilien.

Stéphane Bugat

Note : 4/5

La force d'un roman tient beaucoup à la manière dont il nous rapproche d'un univers qui nous est a priori fort éloigné, autant par la richesse de son verbe que par la puissance émotionnelle de son évocation. De ce point de vue, « Charrue tordue », du Brésilien Itamar Vieira Junior est certainement un modèle du genre. Nous sommes dans les années 30, quelque part dans un de ces villages isolés du Nordeste brésilien. Des paysans sans-terre qui sont aussi des sans-droits - dont on sait qu'ils n'ont pas encore totalement disparu de nos jours - la plupart descendants d'esclaves, y survivent en cultivant, tant bien que mal, des parcelles de terre qui ne leur appartiennent pas. Tout juste leur est-il laissé la possibilité de conserver le fruit de leurs efforts, une fois que le propriétaire s'est servi. C'est là que nous suivons le récit de



Itamar Vieira Junior raconte le destin de deux sœurs afro-brésiliennes, Bibiana et Belonisia. © Uendel-Galter

deux sœurs afro-brésiliennes, Bibiana et Belonisia. Tout commence par un drame. Elles sont encore des enfants lorsque la seconde se tranche accidentellement la langue, au point de devenir muette. Un drame qui va cependant les rapprocher, Bibiana devenant en quelque sorte la porte-parole de Belonisia. Jusqu'à ce que leurs parcours, dont elles nous font la narration, à tour de rôle, les éloignent physiquement, l'âge adulte venant.

Un récit profondément humain

Pour autant, chacune à sa manière, refusant d'accepter la condition qui leur est imposée, engage un combat

ayant aussi valeur d'exemple pour les leurs. L'une en assumant une vie solitaire, plutôt que de supporter les excès et la violence du compagnon qu'elle a accepté presque par défaut. La seconde, en s'éloignant, un temps, vers la ville, et en participant au combat de son mari, un valeureux syndicaliste. Mais les vies de ces deux femmes, telles qu'elles nous les racontent, avec une langue qui concilie superbement réalisme et envolées poétiques, ne sauraient se résumer plus avant. Retenons simplement l'intelligence avec laquelle Itamar Vieira Junior nous fait comprendre la démarche qui, pour les deux sœurs, va de la prise de conscience de l'injustice,

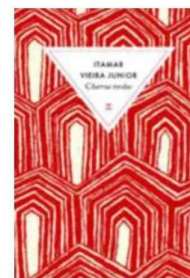
d'autant plus difficile lorsqu'elle est l'essence même d'un système, puis au refus de l'acceptation, donc de la soumission, jusqu'à la mise en œuvre, forcément aléatoire, à leur niveau, de stratégies de transformation des rapports économiques et sociaux.

Certes, Bibiana et Belonisia ne vont pas jusqu'au bout du processus, dont on peut d'ailleurs douter qu'il soit aujourd'hui pleinement abouti, mais elles montrent la voie. Et c'est en cela, y compris avec la part de naïveté qui subsiste chez elles, que leurs cheminements sont exemplaires et même héroïques. Le mérite de l'auteur étant de nous permettre de les appréhender par la ferveur d'un récit tellement humain qui n'a nul besoin de s'encombrer de démonstrations idéologiques.

Pour autant, on ne se privera pas de faire le lien entre les destins de Bibiana et Belonisia et le Brésil contemporain, qui vient de surmonter, par le fait démocratique, les délires d'un Bolsonaro, afin de remettre en selle un emblématique et inépuisable Lula.

« Charrue tordue »

Un roman de Itamar Vieira Junior. Traduit du portugais (Brésil) par Jean-Marie Blas de Roblès. Éditions Zulma, 22,90 €.



Famille du média : **Médias étrangers**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **N.C.**

Sujet du média : **Culture/Arts**
littérature et culture générale



Edition : **24 aout 2023 P.11**

Journalistes : -

Nombre de mots : **80**

FOCUS VIF (BELGIQUE)



Charrue tordue

PREMIER ROMAN D'ITAMAR VIEIRA JUNIOR,
ÉDITIONS **ZULMA**,
TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉSIL)
PAR JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS, 352 PAGES.
PARUTION LE 07/09.

Avec ce premier roman d'une puissance inouïe, Itamar Vieira Junior, issu de la communauté quilombola, ces Afro-Brésiliens descendants d'esclaves devenus paysans sans terre, livre la version contemporaine et brésilienne du tout aussi costaud *Les Raisins de la colère* de Steinbeck, le tout teinté de réalisme magique cher à la littérature sud-américaine. C'est magnétique et enivrant à souhait.

Famille du média : **Médias d'information générale (hors PQN)**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **411000**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



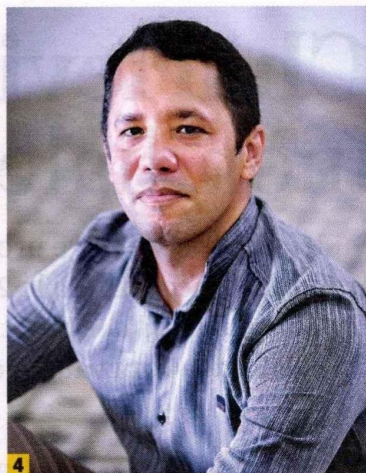
Edition : **14 septembre 2023**

P.55

Journalistes : **M. F.**

Nombre de mots : **199**

Rentrée Littéraire

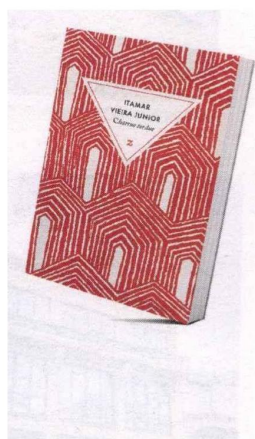


Deux fillettes afro-brésiliennes en quête de liberté

4 CHARRUE TORDUE, d'Itamar Vieira Junior, Éd. Zulma, 352 p. ; 22,90 €.

À Agua Negra, au nord-est du Brésil, des paysans quilombolas cultivent riz, canne à sucre et haricots pour le compte de grands propriétaires terriens. Parmi eux, Bibiana et Belonisia, 7 ans et 6 ans, entourées de leur grand-mère Donana, accoucheuse, de leurs parents Zeca Chapéu Grande, chaman, et Salu, sage-femme. L'envoûtant roman du Brésilien Itamar Vieira Junior, lui-même issu de cette communauté originaire d'Afrique, raconte le parcours de ces deux fillettes, qu'un accident unit pour la vie. Bibiana devient institutrice, tandis que Belonisia se marie avec un homme brutal, mais puise sa force dans la nature. Les deux sœurs se retrouvent dans la lutte des paysans sans terre... Le romancier nous plonge avec sensualité dans le quotidien, la culture et la religion – culte mêlant saints chrétiens et chamanisme – de ces Afro-Brésiliens aux droits bafoués. Même après la fin de l'esclavage, ils ne reçoivent aucun salaire, et s'ils cultivent un potager, les contre-maîtres s'y servent volontiers... Magnifiquement traduit par l'éminent romancier Jean-Marie Blas de Roblès, *Charrue tordue* se révèle ensorcelant et libérateur. ■ **M. F.**

Notre avis : 🌟🌟🌟



Famille du média : **PQN**
 (Quotidiens nationaux)
 Périodicité : **Hebdomadaire**
 Audience : **1103000**
 Sujet du média :
Actualités-Infos Générales



Edition : **08 octobre 2023 P.66-67**
 Journalistes : **Stéphane Bugat**
 Nombre de mots : **983**

TENDANCE

LECTURES DE JOUVENCE

En cette rentrée littéraire, les écrivains retombent en enfance : plusieurs romans mettent en scène des héros très jeunes. Mais souvent loin de l'innocence qui se marie généralement avec cet âge supposément insouciant

Texte Stéphane Bugat

On peut trouver mille façons d'évoquer la jeunesse, de l'enfance aux premiers pas d'adulte. La jeunesse d'hier et celle d'aujourd'hui, celle d'ici et celle d'ailleurs. Comme autant d'indicateurs sur ce que nos sociétés sont appelées à devenir. Rien d'étonnant donc à ce que la rentrée littéraire fasse une grande place à de telles thématiques, les auteurs piochant largement dans leurs souvenirs pour nourrir leurs imaginaires.

Avec *Charrue tordue*, le profond et émouvant récit du Brésilien Itamar Vieira Junior, nous plongeons ainsi dans ce Nordeste, où le sort des paysans sans terre n'a guère évolué depuis les années 1930. Il nous conte ce que fut alors la vie de deux sœurs afro-brésiliennes, Bibiana et Bélonisia. Elles sont gamines lorsqu'elles découvrent un couteau avec lequel la seconde se tranche la langue, jusqu'à devenir muette. Si ce dramatique accident renforce leurs liens, il modifie également leurs trajectoires, dont elles témoigneront à tour de rôle. C'est chacune à sa manière qu'elles s'élèvent contre les abus des propriétaires terriens qui maintiennent leurs proches dans l'esclavage. Ce roman concilie à merveille les émois et la détermination de ces deux femmes et la plongée dans ces racines complexes et tourmentées que le Brésil moderne n'a pas encore totalement dépassées.

Avec *Le Monde de Pira*, Joël Agé nous invite au Mexique, au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Pira est un gamin de 6 ans, encore à l'âge où l'on perçoit ce qui nous entoure avec une lucidité teintée de naïveté. Aussi éveillé et clairvoyant soit-il, Pira n'interprète donc que confusément les fracas du monde, entre une mère musicienne américaine et un beau-père écrivain, réfugié allemand ayant pu échapper à l'état nazi. Même s'il comprend que son sort diffère de celui de ses deux camarades, l'un fils d'un riche homme d'affaires, l'autre vivant avec sa mère, dépourvue de tout ; même s'il capte la désespérance des amis de son père, réfugiés communistes qui n'aspirent qu'à retrouver leur pays. Tout le charme de ce roman réside dans la manière dont l'auteur se substitue au regard et au ressenti de Pira.

L'idée que Patrick Michael Finn se fait de l'Amérique contemporaine est franchement plus sombre, pour ne pas dire désespérée. Dès les premières pages d'*Au milieu des serpents*, Tammy, 17 ans, prétend un mauvais traitement pour fuir le domicile maternel et débarquer chez son père, un ancien alcoolique qu'elle n'a pratiquement pas connu. Sauf que ces retrouvailles inopinées ne sont qu'une funeste ruse pour permettre à la gamine de détrousser son géniteur et de poursuivre ainsi sa pente infernale d'alcoolique et de drogué. Cette déchéance, le père ne l'accepte pourtant pas. Il se lance donc à la recherche de sa fille, à la manière d'une quête rédemptrice. En vain,

car il pourrait s'y perdre, lui aussi. À travers ce roman d'une froideur et d'une sécheresse implacables, Patrick Michael Finn nous projette dans ce sud des États-Unis, où les individus se laissent broyer par une terre de souffrances et de misère. Tout juste nous laisse-t-il espérer une issue quasi miraculeuse pour Tammy. On aimerait y croire.

Autre continent et tonalité bien différente avec *Peace Adzo Medie*. Si son roman *Sa Seule Épouse* pointe le patriarcat qui sévit encore au Ghana, la romancière souligne aussi ce qu'il en est de la modernité dans son pays natal. Afi, une jeune femme de caractère, est choisie pour épouser Elikem, le fils d'une famille influente, lui-même prospère homme d'affaires. Pour Afi, voilà l'occasion toute rêvée pour bénéficier d'une vie confortable à Accra, la capitale. Tout en faisant profiter sa nombreuse famille de ses largesses. D'autant que si elle a été troublée par l'absence de son futur époux lors de la cérémonie de mariage, elle a toutes les raisons d'apprécier son sort. À un détail près : Elikem vit aussi avec une autre femme dont il a un enfant et qu'il aime éperdument. Ce qu'Afi n'accepte pas, en dépit des recommandations de son entourage. Autour de cette intrigue digne d'une sitcom, l'auteure déroule un récit qui ne manque cependant pas de charme et souligne avec justesse les pesanteurs que la société africaine tente de concilier avec sa marche en avant.

Avec *L'Enragé*, Sorj Chalandon nous rappelle le sort que la France, dans les années 1930, réservait aux enfants que la pauvreté assignait au rang de délinquants. En l'occurrence, ceux qui étaient enfermés dans le Centre d'éducation surveillée de Belle-Île-en-Mer, plus proche du baigne que de la colonie de vacances. Leur révolte et leur évasion avaient alors suscité un certain émoi, Jacques Prévert y consacrant même un poème. Tous les fuyards furent promptement repris par les habitants transformés en chasseurs de primes. Sauf Jules, surnommé la Teigne, le narrateur. Grâce à l'aide d'un marin-pêcheur et d'une infirmière, il découvre un autre monde, où la solidarité a pleinement son sens, malgré les menaces que font peser les rivalités politiques. C'est un roman bouillonnant et engagé que signe Sorj Chalandon. Engagé du côté de la jeunesse pour qu'elle reste synonyme d'espoir. ◻

“À 6 ans, on est encore à l'âge où l'on perçoit ce qui nous entoure avec une lucidité teintée de naïveté”

De gauche à droite et de haut en bas :

Charrue tordue, Itamar Vieira Junior, ÉDITIONS ZULMA, 352 PAGES, 22,90 EUROS.
Le Monde de Pira, Joël Agé, MERCURE DE FRANCE ÉDITEUR, 272 PAGES, 23,80 EUROS.
L'Enragé, Sorj Chalandon, ÉDITIONS GRASSET, 416 PAGES, 22,50 EUROS.
Sa Seule Épouse, Peace Adzo Medie, ÉDITIONS DE L'AUBE, 304 PAGES, 22 EUROS.
Au milieu des serpents, Patrick Michael Finn, ÉDITIONS LES ARÈNES/EQUINOX, 195 PAGES, 19 EUROS.

Victor Morhanna/NTTBREA, Getty Images; Isabelle Ollhaum/LAIFREX; Bridgeman; Éditions Grasset; Charles Gurewood/Roger-Vollet; Seth Ajiyah; Planifuture; Éditions Les Arènes

CHRONIQUE

Bruno Meyerfeld

Rio de Janeiro, correspondant

Un premier roman qui bouscule le Brésil de Bolsonaro

« Un pays, un livre » (8/24). Avec « Torto Arado », le géographe Itamar Vieira Junior plonge dans le quotidien d'une communauté rurale du Nordeste. Un récit poétique et ancré dans l'actualité qui a réuni des milliers de lecteurs pendant la pandémie.

Publié le 10 août 2021 à 15h00, modifié le 11 août 2021 à 16h06 | 🕒 Lecture 2 min.



FRED PEULT

Voici deux enfants. Deux sœurs : Bibiana et Belonisia, filles des profondeurs du Sertao bahianais. Leur grand-mère, Donana, a un secret bien gardé. Un couteau, caché dans une malle. Un jour, elles décident d'en savoir plus. Mais un terrible accident survient. Il les liera pour la vie. L'entame de *Torto Arado*, roman de l'écrivain bahianais Itamar Vieira Junior, est à l'image des pages qui suivent : d'une intensité et d'une poésie inouïes. Ce n'est pas pour rien si le livre, récit de la vie d'une communauté de l'intérieur nordestin, est devenu l'un des plus grands succès littéraires de ces dernières années au Brésil.

Publié au Portugal en 2019 aux éditions LeYa, puis au Brésil chez Todavia, l'ouvrage au titre mystérieux (« charrue tordue ») a remporté coup sur coup, en 2020, les prestigieux prix Jabuti et Oceanos. *Torto Arado*, vendu à plus de 100 000 exemplaires, s'est transformé en « best-seller de la pandémie », son auteur est comparé aux plus grands romanciers du Nordeste (Jorge Amado, Graciliano Ramos, Joao Guimaraes Rosa...) et le livre recommandé comme lecture par l'ancien président de gauche Luiz Inacio Lula da Silva, lui aussi natif du Sertao.

Un tel succès s'explique d'abord par le talent de l'auteur, géographe de profession, dont c'est le premier roman. Dans une langue précise et sincère, ce dernier dépeint le destin trop méconnu des petits agriculteurs pauvres, descendants d'esclaves, victimes des famines et de propriétaires terriens tyranniques, trouvant leur dignité dans les rituels du culte afro-brésilien du Jarê, mais aussi dans le contact avec cette nature envoûtante de forêts et de savanes, peuplée d'esprits anciens et de panthères magiques.

« Mauvaise conscience blanche »

Misère des campagnes, racisme, préservation de l'environnement, respect des cultures traditionnelles... Ces thèmes interpellent de nombreux lecteurs et *Torto Arado* agit comme une bouffée d'air frais dans un pays gouverné par l'extrême droite. Il résonne même au-delà de la littérature, Itamar Vieira Junior étant convié dans les plus prestigieuses émissions politiques afin de mettre en perspective l'actualité nationale.

Ce succès n'est cependant pas allé sans polémiques. L'une d'elles a opposé l'auteur à la journaliste Fabiana Moraes, qui n'est pas vraiment une fan du président Jair Bolsonaro. Dans un tweet puis une tribune publiée en février sur le site d'information *The Intercept*, cette dernière a rompu l'unanimité ambiante, critiquant un livre qu'elle juge parfois trop bien-pensant ou didactique, ayant selon elle d'abord vocation à « *apaise[r] la mauvaise conscience blanche* ».

Elle-même noire, Fabiana Moraes reconnaît des qualités au roman d'Itamar Vieira Junior et se félicite de la présence de davantage d'auteurs issus de la diversité en littérature. Mais elle se montre sceptique sur ce « boom » nouveau qui serait avant tout commercial, dans un marché littéraire dominé par les éditeurs blancs, longtemps indifférents. Elle alerte : « [Nous les Noirs] *ne sommes pas un phénomène de mode*. »

Article disponible en ligne : https://www.lemonde.fr/series-d-ete/article/2021/08/10/un-premier-roman-qui-bouscule-le-bresil-de-bolsonaro_6091079_3451060.html

AOC

Du droit à la parole au droit à la terre – sur *Charrue tordue* d'Itamar Vieira Junior

Par Wallerand Bazin et Elisabeth Darrobers

GÉOGRAPHE, CHERCHEUSE EN LITTÉRATURE

Après l'avant-goût qu'en avait donné la metteuse en scène Christiane Jatahy en l'adaptant au théâtre l'automne dernier, le best-seller brésilien d'Itamar Vieira Junior, *Torto arado*, rencontre enfin le public français grâce à sa traduction par Jean-Marie Blas de Roblès, publiée en cette rentrée littéraire. Quatre années, le temps du mandat de Jair Bolsonaro, se sont écoulées depuis sa première parution, en 2019, creusant encore davantage les différends sur la propriété de la terre au Brésil.

Un grand couteau déniché par deux sœurs dans un tas de vêtements de leur grand-mère, la curiosité enfantine d'en connaître le goût, un sursaut brusque et du sang qui coule.

L'ouverture *in medias res* du roman d'Itamar Vieira Junior donne le ton de son récit et en esquisse le thème fondateur, celui du droit à la parole. La grand-mère exhorte ses petites filles aux yeux ébahis : « 'Parlez !', a-t-elle dit, en menaçant de nous arracher la langue, sans se douter que l'une de ses petites-filles serrait déjà la sienne au creux de sa main ». À travers la figure de la catachrèse, métaphore passée dans la langue courante, se dessine un jeu de revirement du sens propre au sens figuré. Langue sectionnée, voix muselée. « L'une de nous s'était amputée, mais l'autre, quand bien même elle s'était sévèrement entaillée, était loin d'avoir perdu sa langue ». En écho au mythe de Philomèle, revendiqué par le féminisme occidental, le silence forcé devient une injonction à la résistance.

Dans un pacte d'interprétation, telles Philomèle et Procné, les deux sœurs Bibiana et Belonísia, qui se confondaient déjà par les sonorités semblables de leurs prénoms, développent une méthode d'interprétation corporelle permettant à l'une de combler les manques de l'autre. Cette symbiose sororale, assortie d'une dépendance mutuelle, sera mise à l'épreuve par des conflits amoureux entraînant le départ de Bibiana hors de la fazenda. Malgré l'éloignement causé par l'amour du même homme, les deux sœurs retrouvent leur communion dans la défense d'une même cause : celle de la lutte pour la terre.

Se déroulant dans le Nordeste au Brésil, le roman donne à voir le système d'exploitation des travailleurs de la fazenda d'Água Negra, microcosme présenté comme un miroir grossissant des injustices au Brésil, qui ne sont pas moins criantes dans « la vie en dehors » selon l'expression d'une des sœurs. Malgré l'exploitation, les travailleurs sont attachés à la terre qui les a vu naître. La tension monte quand le nouveau propriétaire décide du démembrement de la fazenda. Quelle propriété est-elle la plus légitime ? Un titre de propriété ou la connaissance intime des lieux ?

Grand succès populaire au Brésil, le premier roman d'Itamar Vieira Junior, paru en 2019 au Portugal, reçoit le grand prix littéraire de sa maison d'édition LeYa, qui sera suivi des prix Jabuti et Oceanos après sa publication au Brésil chez Todavia. Dans le sillage des traductions en langue étrangère qui ont suivies[1], vient le tour de la traduction française qui paraît à la rentrée 2023 aux éditions Zulma. Signée Jean-Marie Blas de Roblès, lui-même écrivain et fin connaisseur de la région Nordeste au Brésil, elle rend compte de la poésie, de l'inventivité et de l'intelligence du texte. À l'automne dernier, Christiane Jatahy en donnait un avant-goût au public français en présentant une adaptation titrée *Depois do Silêncio (Après le silence)*, qui annonce d'emblée sa volonté didactique de traiter « l'aspect structurel de l'injustice sociale : celle de la possession de la terre et son exploitation »[2].

Le récit s'ancre dans la longue durée de la lutte pour la terre au Brésil

Droit à la parole, droit à la terre. Les deux dimensions sont intimement liées dès le titre du roman dont la justification se découvre au milieu du récit. À défaut d'avoir pu bénéficier d'une rééducation de la parole à l'hôpital de la ville, trop éloigné de la fazenda, Belonísia lutte contre son mutisme pour ne pas être condamnée au silence. Seule dans les champs, elle répète en boucle le mot *arado*, cette charrue que son père utilisait pour labourer la terre. Mais le son que produit sa bouche n'est qu'un

« désordre incohérent, comme s'il y avait un œuf chaud à la place du morceau de langue qui [lui] manquait. C'était une charrue tordue, déformée, laissant la terre stérile, détruite, lacérée ». *Torto arado*. En choisissant ce mot, peut-être son auteur avait-il en tête la première fable du recueil de La Fontaine qui raconte l'origine du don de la parole d'Ésope, qui de bègue deviendra le premier fabuliste : « Pendant son sommeil, [Ésope] s'imagina que la Fortune était debout devant lui, qui lui déliait la langue, et par même moyen lui faisait présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il se réveilla en sursaut ; et en s'éveillant : 'Qu'est-ce ci ? dit-il : ma voix est devenue libre ; je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux' »[3].

Dans ce premier roman, le géographe Itamar Vieira Junior croise les disciplines et sait user des « privilèges du romancier »[4], selon l'expression de Dorrit Cohn, pour donner à lire l'intériorité des personnages, dépassant l'extériorité du point de vue biographique. Toujours à la première personne, la narration intra-diégétique multiplie les points de vue en présentant une triple perspective correspondant au séquençage du roman en trois parties. Dans une dialectique maîtrisée, après avoir offert le point de vue de chacune des deux sœurs dans les deux premières parties, celle de Bibiana (*Tranchant*) et de Belonísia (*Charrue Tordue*), le roman prolonge la liberté romanesque pour présenter l'intrigue du point de vue de Sainte Rita Pescadeira, entité désincarnée entrant dans la diégèse comme dans les corps des personnages au cours de la séquence finale, *Rivière de sang*. Si un jeu d'inversion et d'incertitude identitaire entre les sœurs s'opère dès l'accident fondateur, faisant valser les 'je' avec les 'nous', le flottement ontologique atteint alors son paroxysme en dépassant le cadre réaliste du roman. Cette présence intermédiaire, « rôdant ici et là, à la recherche d'un corps qui puisse [l]'accueillir », sans corps, représente l'esprit des sans-terre : « Sainte Rita Pescadeira errait, délaissée, se remémorant l'histoire d'un peuple qui vagabondait lui aussi, d'un endroit à l'autre, à la recherche d'une demeure ».

Sainte Rita Pescadeira, depuis sa position surplombante, retrace l'histoire de son peuple descendant des cinq millions d'esclaves arrivés en masse au Brésil, errant à la recherche de terre, contraint d'offrir gratuitement sa force de travail aux propriétaires blancs des *latifundios* en échange d'un logement. Les maîtres, la famille Peixoto, parangon de la concentration foncière, possèdent ailleurs d'autres terres, plus grandes et plus productives, acquises grâce au régime

des *sesmarias* ou *concessions* – un système mis en place par la monarchie portugaise consistant à octroyer gratuitement de vastes étendues de terres à des familles nobles, à condition qu’elles s’engagent à les cultiver, le plus souvent par l’exploitation d’une main-d’œuvre esclave.

Ne résidant pas sur place, les Peixoto sont peu attachés aux lieux : « Seule la production qu’ils pouvaient tirer d’Água Negra intéressait les membres de la famille Peixoto. Ils ne vivaient pas sur leurs terres et arrivaient de la capitale pour jouer aux propriétaires, histoire de ne pas se faire oublier. Leur mission accomplie, ils repartaient ». Les habitants de la fazenda se présentent, eux, comme héritiers des *quilombolas*, des milliers d’esclaves en fuite qui trouvent refuge sur des terres inoccupées entre le XVI^e et le XIX^e siècle et s’organisent en communautés autonomes, les *quilombos*, pour se défendre contre les effets de la colonisation, même après l’abolition tardive de l’esclavage en 1888. Ces communautés, que l’auteur connaît bien pour y avoir consacré sa thèse de doctorat, furent systématiquement réprimées. Il faut attendre un siècle pour que la Constitution de la République Fédérative du Brésil de 1988 leur reconnaisse la propriété de leurs terres.

C’est dans la terre que s’enracinent la transmission généalogique mais aussi les traumatismes générationnels.

Le récit s’ancre dans la longue durée de la lutte pour la terre au Brésil, mais sans datation précise, si ce n’est incidemment par quelques indices et un jeu de correspondance : la grande sécheresse de 1932 sert de jalon pour dater l’arrivée du premier travailleur à la fazenda ; le père naît trente ans après la loi de libération des esclaves noirs, en 1888 ; le retour de Bibiana à la fazenda coïncide avec l’installation du premier téléviseur etc. Les données historiques fournies reposent sur la mémoire orale de la transmission familiale et le manque de limpidité est le reflet du temps vécu, non problématisé, par les personnages. L’absence d’ancrage historique correspond également à une volonté des propriétaires d’empêcher l’enracinement des travailleurs, interdisant les maisons en dur, « rien en briques, rien qui indiquât le temps passé sur le domaine ».

Construite de manière linéaire, l’intrigue progresse par succession de générations, dont la lisibilité est assurée grâce au regard rétrospectif des deux sœurs faisant succéder à l’incompréhension de l’enfance une découverte progressive des réalités qui les entourent. De nombreuses analepses permettent au lecteur, et aux

personnages, de reconstituer progressivement des bris de l'histoire fragmentée. Cette fragmentation fait écho à celle vécue par les habitants de la fazenda, venant consulter Zeca Chapéu Grande, guérisseur de jarê, pour remédier à des « maux liés à un esprit fragmenté, ceux de personnes privées de leur histoire, de leurs souvenirs, égarées de leur moi profond ».

C'est dans la terre que s'enracine la transmission généalogique mais aussi les traumatismes générationnels. Tout le cercle de la vie, des naissances, de la croissance, de la reproduction et de la mort, s'ancre dans la terre de la fazenda : « Le sol de nos maisons et les chemins du domaine n'étaient faits que de terre battue. De cette même terre dont naissaient nos poupées en épi de maïs, et d'où provenait presque tout ce que nous mangions. Où nous enterrions le placenta et le cordon ombilical des nouveau-nés. Où nous enterrions les déjections de nos corps. Et où nous finirons tous un jour ».

La lutte pour l'ancrage dans la terre se matérialise dans l'interdiction du nouveau maître d'enterrer les morts à Viraçao au motif que la trop grande proximité du cimetière du lit de la rivière risquerait de contaminer l'eau. Les plus jeunes ne voient pas d'inconvénient à l'obligation d'enterrer les morts de la fazenda en ville mais les anciens comprennent l'offense : « Le site existait depuis plus de deux cents ans, à ce qu'on racontait. Dans leurs conversations, les femmes disaient qu'elles ne quitteraient leur maison et leur vie que pour se rendre au cimetière de Viraçao. [...] Cette annonce en disait beaucoup plus sur nos vies que sur la mort en soi. Si nous ne pouvions pas enterrer nos morts au cimetière de Viraçao, c'était que nous ne pourrions bientôt plus demeurer sur cette même terre ». Ces habitants sans-terre se voient même dénier le droit à la petite parcelle de terre de leur sépulture, dernier ancrage dans l'humus, qui « humanis[e] le sol sur lequel ils construisent leur univers et fondent leur histoire » pour reprendre la définition qu'en donne Robert Harrison^[5]. Telle Antigone, figure de l'opposition au pouvoir, Bibiana lutte pour leur droit à la sépulture et n'hésitera pas ensuite à défier le puissant propriétaire en faisant prévaloir la justice divine sur les erreurs terrestres : « La justice des hommes peut se montrer défailante, mais personne n'échappe à celle de Dieu ».

C'est autour du rapport à la terre que s'opère, au cours du récit, la division des talents chez les sœurs : l'habileté de Belonísia à travailler la terre la rapproche de son père et des lieux de pouvoir, ce qui n'est pas sans susciter la jalousie de sa sœur qui envie

son indépendance avant de se résoudre à l'équilibre de cette répartition. L'une s'adonne aux travaux des champs tenant une bêche pour outil, l'autre se forme pour devenir institutrice, choisissant le livre comme arme. La différence entre les sœurs se manifeste par ricochet dans leur engagement politique. Bibiana, l'intellectuelle, est proche des « gens du syndicat » et s'engage dans les réunions syndicales, quand Belonísia fait face aux affres de la maltraitance conjugale, trouvant refuge de la violence du foyer dans la terre du jardin qu'elle cultive.

Cette dernière oppose les savoirs livresques et scolaires de « choses mortes » à la connaissance vivante paternelle, capable d'interpréter les signes de la nature. Elle refuse d'adhérer au mythe du métissage inculqué à l'école et déconstruit le récit national où il n'est « question que de soldats, de professeurs, de médecins et de juges », méprisant les travailleurs. L'évolution du roman donne à lire la progressive prise de conscience politique des deux jeunes filles, constatant précocement le système de domination, mais ne pouvant agir en raison de leur âge. Finalement, dans la dernière partie, les rapports entre les sœurs se reconfigurent autour de l'engagement politique dans la lutte pour la préservation de la fazenda.

L'élément déclencheur de cette lutte autrefois larvée est la mise en vente de la propriété par la famille Peixoto, « avec les maisons d'argile et [les] corps [des travailleurs] comme mobilier ». La réaction indignée des habitants atteste du renouveau générationnel : la nouvelle génération ne se préoccupe plus seulement du travail mais s'interroge sur la propriété de la terre : « Pourquoi n'étions-nous pas propriétaires de cette terre, où nous étions nés et que nous travaillions depuis toujours ? Pourquoi la famille Peixoto, qui ne vivait pas sur la fazenda, était-elle considérée comme propriétaire ? Pourquoi ne pas faire nôtre cette terre, puisque nous y vivions, plantions les graines, récoltions notre pitance. Puisque nous tirons d'elle notre subsistance ». Les plus jeunes remettent en cause le compromis accepté par les pionniers, cherchent « à tout prix maintenir la paix entre les travailleurs et leurs maîtres » et commencent, eux, à « se sentir plus légitimes comme maîtres de la terre que ceux figurant sur l'acte officiel ».

« Habiter », c'est le terme qu'emploie Ivan Illich, faisant de l'art d'habiter, le propre de l'espèce humaine.

Quand Salomão, le nouveau propriétaire, tente de faire valoir cet acte juridique et « saisit la justice pour demander la restitution de toutes les zones occupées de la

fazenda », les habitants s'organisent pour maintenir leur « droit d'habiter la terre ». « Habiter », c'est le terme qu'emploie Ivan Illich dans son célèbre discours au *Royal Institute of British Architects* en 1984, faisant de l'art d'habiter, le propre de l'espèce humaine. Ce droit d'habitat leur avait été accordé à demi-mot par les propriétaires, permettant l'occupation à condition qu'elle soit productive. Le matériau précaire des maisons en terre crue oblige à les reconstruire sans cesse, et renforce pourtant l'attachement à la terre des habitants, « fasciné[s] par le fait qu'une maison puisse naître de la terre elle-même, de cette argile où il suffisait de semer des graines pour voir germer notre pitance ». Malgré l'idéalisation de l'autonomie propre à l'auto-construction, Illich conclut son propos sur le juste équilibre à trouver entre « un droit à l'auto-construction et le droit de propriété sur une parcelle de terre ». N'étant pas propriétaire de leurs abris, les travailleurs sont condamnés à vivre dans une double insécurité matérielle et juridique.

La précarité foncière amplifie aussi la vulnérabilité au changement climatique qui opère en trame de fond d'une intrigue située dans un haut lieu de l'extractivisme frénétique, les mines de diamants. Non sans ironie, la description des projets opportunistes du nouveau maître de la fazenda laisse transparaître une critique d'actualité sur la mouvance d'une écologie antisociale misant sur la capitalisation de la nature :

« [Il] aspirait à devenir un grand producteur de café, sans même savoir s'il était possible d'en cultiver sur cette terre. Puis il voulut élever des porcs. Enfin, il se mit en tête de faire de l'Água Negra un sanctuaire écologique, fasciné qu'il était par l'abondance d'eau et cette forêt préservée qui avait résisté à la dégradation de la Chapada. Dans aucun de ses plans la population d'Água Negra n'avait de place. Il n'y voyait que de vulgaires travailleurs qu'il faudrait au mieux reloger dans des dortoirs, mais qui devraient habiter ailleurs, loin de la fazenda, parce qu'il s'agissait d'intrus sur sa propriété. »

À l'héritage du système colonial de concentration de la terre et des propriétaires héréditaires succède l'accumulation par la dépossession et l'expropriation des terres que théorise le géographe David Harvey[6]. La formation en géographie du romancier perce également dans le traitement qu'il fait de la nature. Prenant acte du tournant éco-critique de la littérature géographique, il intègre à ses analyses les différents éléments naturels et physiques constitutifs de l'environnement pour rendre

compte de la complexité du réel^[7]. En rendant l'environnement constitutif de l'intrigue, Itamar Vieira Junior crée une hybridité entre personnages et éléments naturels dans la veine du réalisme magique, de Sainte Rita « dissoute en une pluie fine irriguant les vies » à Miúda, femme-poisson aux mains enchantées qui « imitait le bruit des poissons, mais savait aussi reproduire le chant des oiseaux ». Finalement, le roman présente une revanche de la terre réaffirmant sa puissance en devenant elle-même « un piège diabolique » pour ceux qui l'exploitent.

Avant ce retournement final, la riposte de la terre exsangue se manifeste par la succession d'aléas météorologiques extrêmes, à commencer par la pire sécheresse depuis 1932, date charnière de la mémoire d'homme de la fazenda, qui laisse place ensuite à de violentes inondations. Le récit se tisse autour de ces événements extrêmes jusqu'à établir une correspondance entre l'ordre climatique et l'ordre sentimental. L'amour de Bibiana et Severo dont « les chuchotements amoureux romp[ent] le silence dû à l'absence d'oiseaux », naît sur cette terre aride où plus rien ne pousse, une terre « accablée par la sécheresse et l'absence de pluie » qu'ils humectent de « [leurs] sucs et de [leur] sueur pour qu'ils lui viennent en aide ». La sueur laborieuse du travail de la terre se mue en sueur sensuelle répondant à l'injonction « à perpétuer la vie ».

La fécondité du corps cherche à pallier les insuffisances de la terre, et Belonísia, qui n'a pas encore été mère, décrit le corps féminin comme une « terre humide demande à être ensemencée » tout en ayant conscience du labeur de la maternité malmenant le corps des femmes pour « engendrer de nouveaux travailleurs pour les maîtres ».

Contre l'oubli des luttes passées et du récit familial, deux voies apparaissent à Belonísia : la progéniture ou l'écriture. La transmission intergénérationnelle dont elle est l'héritière lui fait regretter de ne pas avoir eu « des enfants auprès desquels [elle] puisse [s]'asseoir et démêler avec eux ces histoires qui ne [la] quittent jamais ». Contrairement à sa sœur Bibiana, qualifiée de « livre vivant », et très active dans la lutte sociale, « consciente de l'importance de ce qu'elle savait », Belonísia regrette d'avoir ignoré la valeur de sa propre mémoire :

« Si j'avais su que tout ce qui traverse mes pensées, ce cortège de souvenirs tandis que mes cheveux blanchissent, pouvait avoir de la valeur pour qui que ce soit, je me serais appliquée à écrire de mon mieux. J'aurais acheté des cahiers avec l'argent des produits que je vendais à la foire, et je les aurais rempli de ces mots qui ne me sortent

pas de la tête. J'aurais laissé la curiosité qui fut la mienne face au couteau à manche d'ivoire se transformer en curiosité pour ce qu'il m'était possible de devenir : j'avais dans ma bouche de nombreuses histoires à raconter, des histoires capables de motiver notre peuple et nos enfants, pour qu'ils se libèrent de leur assujétissement aux maîtres de la terre et des maisons de la ville. »

Alors que le roman touche à sa fin, cette déploration sur le mode du regret propre à l'irréel du passé problématise, de façon métalittéraire, l'importance de l'écriture dans la perpétuation des récits et de la mémoire collective. La parole de Belonísia, en s'incarnant dans l'écriture d'Itamar Vieira Junior, prolonge le pacte sororal initial. Dans la suite de son travail de recherche sur l'histoire de la communauté quilombola Iúna de la Chapada Diamantina et de son emploi salarié à l'Institut national de la Colonisation et de la Réforme agraire (INCRA), l'écrivain offre une nouvelle chambre d'écho à l'écologie politique de la terre au Brésil, cette fois par la fiction documentée – multipliant, comme ses personnages, les moyens de lutte.

Itamar Vieira Junior, *Charrue tordue*, traduit Jean-Marie Blas de Roblès, Éditions Zulma, juillet 2023, 22,90€.

Charrue tordue Itamar Vieira Junior

La langue coupée des sans-terre devient dans ce roman celle de la mémoire et de la lutte, de l'émancipation et des vestiges de magie de ces descendants d'esclaves qui peu à peu prennent conscience de leur radicale aliénation. Deux sœurs découvrent le couteau de leur grand-mère, pour comprendre sa présence, l'une goûte la lame, se tranche la langue. À travers de cette figure du témoin muet, de la sororité de pouvoir sentir comme elle, des éloignements et déchirures qui ne tarderont pas à naître de cette proximité, Itama Vieira Junior parvient à restituer le dénuement de monde en train de disparaître. *Charrue tordue* parvient à dire les solidarités, les démons aussi, de cette société traditionnelle et de sa conquête d'une langue, coupée ou fantomale, pour transmettre la mémoire de ses luttes et de ses espoirs.

Beaucoup de romans posent la question en termes similaires : dans quelle mesure son récit s'appuie sur des figures entendues, reprend des sentiments et des étapes déjà éprouvés. On a l'impression, aucunement désagréable, de retrouver beaucoup de passages obligés de la fresque familial dans *Charrue tordue*, d'en redécouvrir la puissance narrative. Peut-être parce que Itamar Vieira Junior situe son récit dans une apparence d'intemporel, une sorte d'écart de cette communauté qui survit dans ce mode de vie ancestral auquel la condamne de bien compris intérêt financier. Histoire alors d'une diaspora intérieure. Après l'abolition de l'esclavage, l'ethnie de la famille de Bibiana et Belonísia, d'origine africaine, se retrouve chassée, contrainte d'accepter de séjourner toujours temporairement sur un terrain qui jamais ne leur appartiendra, dans une maison de boue, jamais en dur, en cultivant en dehors des harassantes heures de travail un potager sur lequel le seigneur prélève ce que bon lui semble. Féodalisme.

L'attachement de la résignation aussi, l'habitude et le peu dont sait disposer agissent comme insidieuse domination. Le roman semble nous suggérer que seules les péripéties, les hasards sanglants de la vie conduisent à cette émancipation. C'est d'ailleurs la force de *Charrue tordue* : jamais son discours n'est théorique, toujours il fait passer ses idées dans des scènes souvent saisissantes. À ce titre la scène d'exposition est tranchante et introduit le motif d'une jalousie entre sœurs qui structurera le récit. Avant d'être libératrice, la parole peut être pure calomnie, envieuse accusation, éloignement de cette compréhension non-verbale qui s'introduit entre la sœur devenue muette et celle par qui, pour ainsi dire, l'accident est arrivé. Peut-être aussi à cause d'une question de modèle. Un peu sans doute pour donner de la profondeur à son récit, pour montrer l'aspect usuel de cette sororale détestation, le romancier évoque l'histoire de Crispina et de Crispiniana, deux sœurs, dont l'une est sujete à des crises de démence, sera soigné par le père, guérisseur et célébrants les Jarê, et qui, par jalousie amoureuse, partagerons le même homme. Les amours de Bibiana et Belonísia seront assez similaires. Sans doute une manière pour Itamar Vieira Junior de montrer les différentes voix de la prise de conscience de l'exploitation. Toujours dans la violence d'un constat personnel assez sanglant.

Même endurcie par tout ce que j'avais vu de cruauté au fil du temps, je ne supporte pas de voir les hommes verser le sang pour en finir avec les songes.

Une sœur partira, l'autre restera. *Charrue tordue* change alors habilement de point de vue, parvient à raconter autrement son histoire. En prendre conscience sera une autre manière de, qui sait, y échapper. Un peu comme une autre figure attendue bien incarnée, le romancier se livrera au récit de la transmission de la magie comme forme d'une appropriation historique. On apprendra d'où vient le couteau de la grand-mère, la façon dont le père est devenu guérisseur, dont sa femme est devenue attrapeuse d'enfants, comprendre sage-femme. Curieusement, ce sera par les travestissements de la magie qu'une école arrivera à Agua Negra. Avec elle la possibilité d'un progrès entre les générations. La fille muette, elle veut rester là, ne parvient pas à retenir les mots, elle parle comme une charrue tordue. Un peu attendue, elle dessinera une autre forme d'émancipation. Un mari alcoolique dont elle saura se défendre, la possibilité d'une vie indépendante. À partir d'une mort tragique dédoublée, n'en disons pas plus, le roman adopte une troisième point de vue assez malin. La parole devient celle d'un esprit voyageur, habile manière de dire la fatalité de cette révolte quand le domaine change de propriétaire, quand il devient interdit d'enterrer ses morts dans le cimetière. Aucun angélisme, juste des basculements intimes, cette révolte qui survivra à toutes les répressions. « Sur terre, je le dis, ceux qui ne se résignent pas sont toujours les plus forts, et ils vivent à jamais. » Dans son oralité, toujours à hauteur de ses personnages, *Charrue tordue* sait faire confiance à la force de son récit, au plaisir que le lecteur y trouvera.

Article disponible en ligne : https://viduite.wordpress.com/2023/09/27/charrue-tordue-itar-vieira-junior/?fbclid=IwAR3SPXX_0BBWZIEm84nq401oaFzE_6j5kv5jLWA3ynpN00G8KSa3kEqXvyM

America Nostra / Nos Amériques

- Littérature d'Amérique latine et des Caraïbes -

CHRONIQUES, ROMAN BRÉSILIEN

Itamar VIEIRA JUNIOR

29 septembre 2023

Christian ROINAT

BRÉSIL



Itamar Vieira Junior est né en 1979 à Salvador de Bahia. Après des études de géographie, il obtient un doctorat en études ethniques. *Charrue tordue* est son premier roman.

Cela commence dans un bain de sang : Bibiana, la narratrice au début du roman, 7 ans, et sa sœur Belonísia, 6 ans, jouent imprudemment avec un couteau qui appartient à leur grand-mère. L'une d'elles se tranche la langue, l'autre a la bouche blessée. Fusionnelles, désormais celle qui peut parler traduira les silences de l'autre. Quelque part dans le Nordeste du Brésil, au cœur de la fazenda Água Negra, s'écoule la vie de cette famille de Noirs qui travaillent pour des patrons absents. La mère, Salu, plutôt silencieuse ne manque pas de volonté. Zeca Chapéu Grande, le père, est exemplaire, travailleur irréprochable, père un peu lointain dans son comportement mais très présent, guérisseur un peu sorcier très recherché dans la région, ce qui n'empêche pas le mépris du régisseur qu'il est bien obligé de subir : il sera toujours un serviteur.

La blessure d'une des presque jumelles (Bibiana ou Belonísia ?) les rapproche encore plus, elles se protègent, se complètent, jusqu'au jour où Bibiana surprend sa sœur dans les bras de leur cousin Severo.

Dans ce contexte où tout semble figé, où tous acceptent sans broncher les règles pesantes, les deux jeunes filles trouvent les moyens de s'en éloigner, de s'en échapper. C'est une lutte contre les diverses oppressions, celles d'un mari, même si tous les maris ne sont pas des monstres, leur père est un exemple, celles des propriétaires qu'on ne voit jamais sur le domaine dont l'autorité passe par le contremaître, celles de la nature sans pitié, qui peut aussi être une alliée. Beaucoup de volonté, un peu d'éducation (savoir les épisodes historiques, avoir une petite idée de ce qu'ont écrit les penseurs d'autrefois) et, tout doucement, naît une conscience qui sera, peut-être de l'action. Ce que racontent les filles de Zeca chacune à son tour à le ton du récit oral, nous sommes plus auditeurs que lecteurs.

Peu à peu le récit évolue, d'une vie quotidienne marquée par la dépendance imposée et par ce qui pourrait être une forme d'évasion, la magie presque religieuse pratiquée par Zeca et admise de tous, vers des revendications sociales qui suivent une lente prise de conscience : l'esclavage a bien été aboli, mais ce que vivent tous les personnages qui apparaissent dans le roman (les propriétaires brillent par leur absence) n'est pas différent, peut-être même encore pire. L'héroïsme affiché n'a pas cours, s'il existe il est discret : les opprimés, les femmes, avancent à pas mesurés, il y a tant d'obstacles.

Entre un réalisme renforcé par son oralité et une magie qui s'insinue dans les occupations quotidiennes des familles, Itamar Vieira Junior propose une autre vision du Brésil, celle des modestes habitants du Nordeste qui, pourtant sont capables de résister, le couteau de la première scène symbolisant la discrète et douloureuse transgression, le chemin vers une liberté encore lointaine.

Charrue tordue, traduit du portugais (brésil) par Jean-Marie Blas de Roblès, éd. Zulma, 352 p., 22,90 €.

Itamar Vieira Junior en portugais : *Torto arado*, ed. Todavia, São Paulo.

Article disponible en ligne : <https://americanostra.wordpress.com/2023/09/29/itamar-vieira-junior/>

Famille du média : Médias professionnels

Périodicité : Trimestrielle

Audience : 25100

Sujet du média : Education-Enseignement

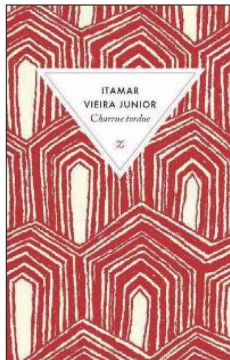


Edition : Decembre 2023 P.8

Journalistes : Édith Wolf

Nombre de mots : 374

ACTU
Livres



Fiction adulte

► Itamar Vieira Junior,
Charrue tordue,
traduit par J.- M. Blas de
Roblès, **Zulma**,
344 pages, 22,90 €

Les voix enchantées de la terre brésilienne

Dans une grande propriété vivent les membres d'une famille de paysans pauvres attachés à la terre qu'ils ne possèdent pas mais qu'ils connaissent intimement et qui a vu naître leurs deux filles.

L'événement fondateur du destin de ces enfants est un accident : alors qu'elles ont sept et huit ans, les fillettes trouvent un couteau que Bibiana saisit mais que Belonisia lui arrache. Celle-ci le porte à sa bouche, se coupe la langue et devient muette. Dès lors Bibiana se fait l'interprète de sa sœur dont elle comprend les signes. Malgré la force de leur lien, elles deviennent rivales auprès de Severo, l'amant de Bibiana. Celle-ci, comme son compagnon, désire partir et s'instruire. Belonisia au contraire souhaite rester sur sa terre natale pour la travailler et la comprendre grâce à des connaissances issues de la tradition.

En retraçant ces deux destins, le roman raconte l'histoire de la domination des grands propriétaires et celle de la soumission des femmes. Mais au-delà de la fresque sociale et historique, il introduit le lecteur dans un monde imprégné de la magie issue de la tradition du Jaré, culte synchrétique de divinités (les enchantés) venu des cultures africaines et indiennes et enrichi d'éléments chrétiens. Deux des voix narratives sont les interprètes de cette spiritualité, donnant au récit une puissante poésie.

Dans la seconde partie, on entend Belonisia qui trouve un sens à sa destinée de paysanne grâce aux connaissances issues de la tradition. Dans la troisième partie, c'est une divinité qui observe et commente les actions humaines. L'officiant du Jaré est Zeca Chapeu Grande, le père de Bibiana et Belonisia, guérisseur, interprète passionné de la terre, qui jouit d'un respect immense mais se révèle incapable de comprendre les luttes de ses enfants pour une vie plus digne. Le roman est imprégné de la mélancolie qu'incarne ce personnage : il témoigne de l'implacable pouvoir des propriétaires, de la force désespérée du combat des paysans et de la beauté de traditions qui contribuent cependant à maintenir ceux qui les perpétuent dans leur situation d'opprimés.

■ Édith Wolf

Famille du média : **PQR/PQD**
 (Quotidiens régionaux)
 Périodicité : **Quotidienne**
 Audience : **251000**
 Sujet du média :
Actualités-Infos Générales

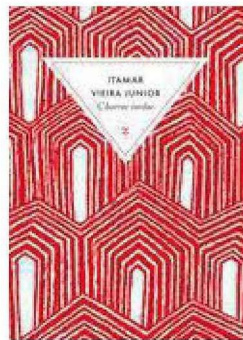


Edition : **08 octobre 2023 P.31**
 Journalistes : **S.M.**
 Nombre de mots : **157**

LIVRES, DISQUES, MULTIMÉDIA

CRITIQUE EXPRESS

Lutte contre les inégalités ethniques



Charrue : ce mot, Belonisia ne peut plus le prononcer. Ni aucun autre d'ailleurs depuis l'âge de 6 ans. Car le couteau au manche d'ivoire découvert sous le lit de leur grand-mère, qui les fascinait tant, sa sœur Bibiana et elle, lui a sectionné la langue. Ce drame va marquer ces deux petites filles à jamais ; elles qui vivent dans une communauté afro-brésilienne descendante d'esclaves. Une "fazenda", une propriété agricole où tous travaillent contre la permission d'y vivre... dans le plus grand dénuement. Car même la possibilité de construire une maison en dur

leur est interdite. Par la voix de ces deux fillettes, même si l'une ne l'a plus, qui deviennent adolescentes, puis femmes, on y découvre le quotidien, fait de travail de la terre et de rites religieux. Mais la révolte gronde... S.M.

Charrue tordue, Itamar Vieira Junior, Zulma, 342 p., 22,90 €.

Charrue tordue

VIEIRA JUNIOR Itamar

&&&&



Trad. du brésilien par Jean-Marie Blas de Roblès

Zulma, 2023

Collection : littérature étrangère

320 pages

ISBN : 9791038701823

Prix : 22,90 €

Public : Adultes

Genre : Romans Hors champ

Discrimination

Brésil

Condition féminine

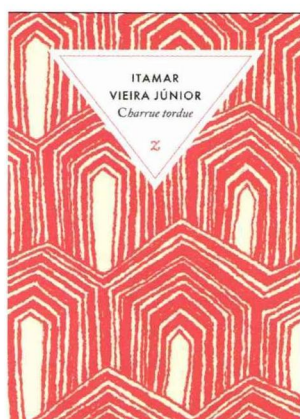
Exploitation

Mise en ligne le 26/09/2023

Edit

Deux fillettes de six et sept ans fouillent en cachette l'unique et vieille valise de leur grand-mère, et en exhument un long couteau au manche ouvragé. Le jeu tourne au drame, instantanément. Ainsi s'amorce le destin singulier de Bibiana et Belonisia, au cœur de la fazenda d'Água Negra, dans le Nordeste du Brésil. Leur communauté, les quilombolas, survit en travaillant des terres qui ne lui appartiennent pas, sous le joug de propriétaires intraitables. Les deux sœurs sont de la génération qui engagera la lutte pour améliorer le sort de ces Afro-Brésiliens descendants d'esclaves.

Chacune à son tour prend la parole, avant qu'une « enchantée » – l'une des divinités que vénèrent les quilombolas – pose le regard sur l'histoire de ce peuple sans terre, exploité pendant des décennies malgré l'abolition de l'esclavage au Brésil en 1888. Elles racontent le quotidien harassant, les récoltes perdues, les famines, les rites religieux, la connexion profonde avec la nature et les esprits. Habilement composé autour de l'accident initial, le récit fait aussi entendre la révolte qui gronde contre les discriminations ethniques, l'asservissement des femmes. La fusion réussie entre fiction, réalisme et surnaturel, les portraits vivants et énergiques, rendent la lecture de ce premier roman ethnographique agréable et intéressante. (P.H. et P.M.)



Traduit du portugais (Brésil) par
Jean-Marie Blas de Roblès.
éd. **Zulma**, 320 p., 22,30 €. *Crooked Plow: a novel*,
Verso Fiction, 280p., 19,95\$.

SALVADOR DE BAHIA

LE ROMAN PHÉNOMÈNE

Charrue tordue d'Itamar Vieira Júnior

Selon le *New York Times*, ce géographe, originaire de Salvador de Bahia, est l'une des étoiles montantes de la littérature brésilienne. Quand il a envoyé son premier roman *Charrue tordue* à un concours littéraire portugais, il était loin de se douter qu'il serait non seulement lauréat en 2018, mais aussi publié au Portugal, et qu'il vendrait plus de 300 000 exemplaires au Brésil en 2021 ! Issu de la communauté quilombola – des descendants d'esclaves devenus des paysans sans terre –, Itamar Vieira Júnior se fait, dans ce roman engagé, le porte-voix de deux sœurs, Bibiana et Belonísia, en lutte contre les inégalités et l'oppression des femmes.

NEW PHENOMENON

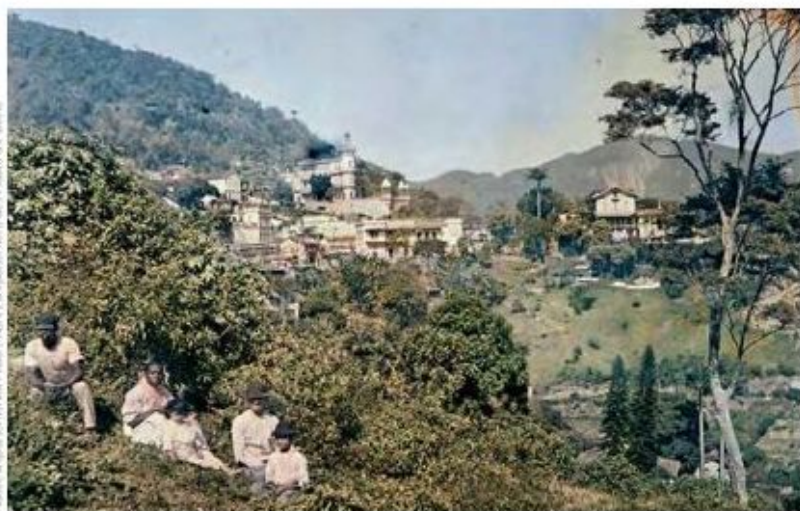
Crooked Plow by Itamar Vieira Júnior

According to the *New York Times*, this geographer, originally from Salvador de Bahia, is one of the up-and-coming stars of Brazilian literature. When he sent his first novel, *Crooked Plow*, to a Portuguese literary competition, little did he know that it would not only sweep the board in 2018, but also be published in Portugal and sell more than 300,000 copies in Brazil by 2021. From the quilombola community – descendants of slaves who became landless peasants – Itamar Vieira Júnior in this socially engaged novel is the voice of two sisters, Bibiana and Belonísia, fighting against inequality and the oppression of women. ■



LE BRÉSIL

NOTRE SÉLECTION CULTURELLE SUR UN THÈME, UN PAYS, UNE DESTINATION.



Une poétique autochrome du quartier de Santa Teresa et du Castelinho Valentim, à Rio.

EXPOSITION

Les couleurs de Rio de Janeiro

En 1909, le banquier français Albert Kahn embarqua pour l'Amérique du Sud avec un photographe. Il en rapporta 600 clichés stéréoscopiques et 61 autochromes, dont une partie est aujourd'hui exposée dans le musée qui porte son nom. Les tirages noir et blanc du Brésil montrent Rio et São Paulo qui s'occidentalisent, leurs avenues fourmillant d'employés en costumes, leurs trams et boutiques élégantes. Seules les images de Salvador de Bahia dévoilent les séquelles du système esclavagiste, à travers les silhouettes éreintées des travailleurs de rue noirs. La vitrine de cette collection reste les autochromes de Rio, premiers panoramas en couleurs qui présentent un monde idéalisé, végétation émeraude, flots outremers et édifices rutilants d'une bourgeoisie européenne née du commerce du café, partageant le même désir de métissage. En 1912, Albert Kahn, soucieux de l'harmonie entre les peuples, envoya photographes et opérateurs constituer *Les Archives de la planète*, inventaire visuel des modes de vie humains.

Rio-Buenos Aires, 1909, au musée Albert-Kahn, à Boulogne-Billancourt, jusqu'au 10 novembre. albert-kahn.hauts-de-seine.fr

CINÉMA

Recife et ses ombres

La ville côtière de Recife est une cité fantôme aux yeux de Kleber Mendonça Filho, qui y a vu le jour. Le réalisateur brésilien, 54 ans, élève ses enfants dans l'appartement où il a grandi auprès de sa mère, décédée dans les années 1990. Il arpente toujours les quartiers du centre où le jeune homme qu'il fut



autrefois écumait les cinémas, aujourd'hui remplacés par des galeries commerciales et des églises évangélistes. Mendonça Filho a fait de la capitale de l'État de Pernambouc le


théâtre de ses films depuis trente ans. En surimprimant des images d'archives de la ville, notamment ses travaux d'étudiant au format VHS, à des séquences tournées aujourd'hui, Mendonça Filho souligne à quel point Recife s'est métamorphosée, mais aussi à quel point les souvenirs dont elle est empreinte hantent ses habitants.

Portraits fantômes, de Kleber Mendonça Filho, en salles le 1^{er} novembre.

BD

Saga brésilienne


Belo Horizonte, 1937. Oswaldo Wallace a bâti sa fortune sur l'exploitation minière. À partir de la dictature (1964-1985), ses deux fils divergent : l'un, journaliste, s'engage dans la guérilla communiste ; l'autre, joueur, développe une addiction au jeu. S'inspirant de l'histoire de sa lignée maternelle, le dessinateur français Matthias Lehmann brosse une fresque sur soixante ans d'un pays où divisions politiques et familiales se recourent.

Chumbo, de Matthias Lehmann, éd. Casterman, 29,95 €. 

ROMAN

Nordeste en révolte

Au fin fond de la campagne du Nordeste, deux sœurs, filles d'un guérisseur, grandissent dans une *fazenda* (grande propriété terrienne), jusqu'au jour où elles s'éprennent du même homme. L'une part avec lui en ville et devient institutrice, l'autre reste travailler aux champs. Elles se retrouveront pour défendre les droits des paysans sans terre, descendants d'esclaves. Un premier roman qui a rencontré un succès retentissant au Brésil.

Charrue tordue, d'Itamar Vieira Junior, éd. Zulma, 22,90 €. 

PAR FAUSTINE PRÉVOT